

La Lysistrata moderne

Guy de Maupassant



Le Gaulois, Le Gaulois du 30 décembre 1880, Paris, 1880

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LA LYSISTRATA MODERNE

Si quelqu'un possédait le génie mordant d'Aristophane, quelle prodigieuse comédie il pourrait faire aujourd'hui ! Du haut en bas de la société, le ridicule coule intarissable, et le rire est éteint en France, ce rire vengeur, aigu, mortel, qui tuait les gens aux siècles derniers mieux qu'une balle ou qu'un coup d'épée. Qui donc rirait ? Tout le monde est grotesque ! — Nos surprenants députés ont l'air de jouer sur un théâtre de guignols. Et comme le chœur antique des vieillards, le bon Sénat hoche la tête, sans rien faire ni rien empêcher.

On ne rit plus. C'est que le vrai rire, le grand rire, celui d'Aristophane, de Montaigne, de Rabelais ou de Voltaire ne peut éclore que dans un monde essentiellement aristocratique. Par « aristocratie » je n'entends nullement parler de la NOBLESSE, mais des plus intelligents, des plus instruits, des plus spirituels, de ce groupement de supériorités qui constitue une société. Une république peut fort bien être aristocratique, du moment que la tête intelligente du pays est aussi la tête du gouvernement.

Ce n'est point le cas parmi nous. Mais le plus grave, c'est qu'une telle débandade existe, que les salons parisiens eux-mêmes ne sont plus que des halles à propos médiocres, si désespérément plats, incolores, assommants, odieux, qu'une envie de hurler vous prend quand on écoute cinq minutes les conversations mondaines.

Tout est farce, et personne ne rit. Voici, par exemple, la Ligue pour la revendication des droits de la femme ! Les braves citoyennes qui partent en guerre ne nous ouvrent-elles pas là une Californie de comique ?

Malgré ma profonde admiration pour Schopenhauer, j'avais jugé jusqu'ici ses opinions sur les femmes sinon exagérées, du moins peu concluantes. En voici le résumé.

— Le seul aspect extérieur de la femme révèle qu'elle n'est destinée ni aux grands travaux de l'intelligence, ni aux grands travaux matériels.

— Ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner notre première enfance, c'est qu'elles restent elles-mêmes puériles, futiles et bornées : elles demeurent toute leur vie de grands enfants, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme.

— La raison et l'intelligence de l'homme n'atteignent guère tout leur développement que vers la vingt-huitième année. Chez la femme, au contraire, la maturité de l'esprit arrive à la dix-huitième année. Aussi n'a-t-elle qu'une raison de dix-huit ans strictement mesurée. Elles ne voient que ce qui est sous leurs yeux, s'attachent au présent, prennent l'apparence pour la réalité et préfèrent les niaiseries aux choses les plus importantes. Par suite de la faiblesse de leur raison tout ce qui est présent, visible et immédiat, exerce sur elles un empire contre lequel ne sauraient prévaloir ni les abstractions, ni les maximes établies, ni les résolutions énergiques, ni aucune considération du passé ou de l'avenir, de ce qui est éloigné ou absent... Aussi l'injustice est-elle le défaut capital des natures féminines. Cela vient du peu de bon sens et de réflexion que nous avons signalé, et, ce qui aggrave encore ce défaut, c'est que la nature, en leur refusant la force, leur a donné la ruse en partage ; de là leur fourberie instinctive et leur invincible penchant au mensonge.

— Grâce à notre organisation sociale, absurde au suprême degré, qui leur fait partager le titre et la situation de l'homme, elles excitent avec acharnement ses ambitions les moins nobles, etc. On devrait prendre pour règle cette sentence de Napoléon I^{er} : « Les femmes n'ont pas de rang. » — Les femmes sont le *sexus sequior* — le sexe second à tous les égards, fait pour se tenir à l'écart et au second plan.

— En tout cas, puisque des lois ineptes ont accordé aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, elles auraient bien dû leur conférer aussi une raison virile, etc.



Il faudrait un volume pour citer tous les philosophes qui ont pensé et parlé de même. Depuis l'antique mépris de Socrate et des Grecs, qui reléguaient les femmes au logis pour approvisionner d'enfants les républiques, tous les peuples se sont accordés sur ce point que la légèreté et la mobilité étaient le fonds du caractère féminin.

Quid pluma levius ? Pulvis ! Quid pulvere ? Ventus.
Quid vento ? Mulier ! Quid muliere ? Nihil !

Mais le plus terrible argument contre l'intelligence de la femme est son éternelle incapacité de produire une œuvre, une œuvre quelconque, grande et durable.

On prétend que Sapho fit d'admirables vers. Dans tous les cas, je ne crois point que ce soit là son vrai titre à l'immortalité.

Elles n'ont ni un poète, ni un historien, ni un mathématicien, ni un philosophe, ni un savant, ni un penseur.

Nous admirons, sans enthousiasme, le verbiage gracieux de M^{me} de Sévigné. Quant à M^{me} Sand, une exception unique, il ne faudrait pas une étude bien longue de son œuvre pour prouver que les qualités très remarquables de cet écrivain ne sont cependant pas d'un ordre absolument supérieur.

Les femmes, par millions, étudient la musique et la peinture, sans avoir jamais pu produire une œuvre complète et originale, parce qu'il leur manque justement cette objectivité de l'esprit, qui est indispensable dans tous les travaux intellectuels.

Tout cela me semble irréfutable. On pourrait amasser, dans ce sens des montagnes d'arguments, aussi inutiles, puisqu'on ne fait que déplacer la question, et, par conséquent, raisonner dans le faux, à mon avis du moins.

C'est que nous demandons à la femme des qualités que la nature ne lui a point accordées, et que nous ne tenons pas compte de celles qui lui sont propres.

Herbert Spencer me paraît dans le vrai quand il dit qu'on ne peut exiger des hommes de porter et d'allaiter l'enfant, de même qu'on ne peut exiger de la femme les labeurs intellectuels.

Demandons-lui bien plutôt d'être le charme et le luxe de l'existence.

Puisque la femme revendique ses droits, ne lui en reconnaissons qu'un seul : le droit de plaire.

L'antiquité la jetait à l'écart, contestant même sa beauté.

Mais le christianisme est apparu ; et, grâce à lui, la femme au Moyen-Âge est devenue une espèce de fleur mystique, d'abstraction, de nuage à poésies. Elle a été une religion. Et sa puissance a commencé !

Que dis-je, sa puissance ? Son règne omnipotent ! C'est alors seulement qu'elle a compris sa vraie force, exercé ses véritables facultés, cultivé son vrai domaine : l'Amour ! L'homme avait l'intelligence et la vigueur brutale ; elle a fait de l'homme son esclave, sa chose, son jouet. Elle s'est faite l'inspiratrice de ses actions, l'espoir de son cœur, l'idéal toujours présent de son rêve.

L'amour, cette fonction bestiale de la bête, ce piège de la nature, est devenu entre ses mains une arme de domination terrible : tout son génie particulier s'est exercé à faire de ce que les anciens considéraient comme une chose insignifiante la plus belle, la plus noble, la plus désirable récompense accordée à l'effort de l'homme. Maîtresse de nos cœurs, elle a été maîtresse de nos corps. Et nous l'apercevons chez tous les peuples. Reine des rois et des conquérants, elle a fait commettre tous les crimes, fait massacrer des nations, affolé des papes ; et si la civilisation moderne est si différente des civilisations anciennes et des civilisations orientales, dédaigneuses de l'amour qu'on appelle idéal ou poétique, c'est au génie particulier de la femme, à sa domination occulte et souveraine, que nous le devons assurément.

Aujourd'hui qu'elle est la maîtresse du monde, elle réclame ses droits !

Alors, nous, qu'elle a endormis, asservis, domptés par l'amour et pour l'amour, au lieu de la considérer seulement comme la fleur qui parfume la vie, nous allons la juger froidement avec notre raison et notre bon sens. Notre souveraine va devenir notre égale. Tant pis pour elle !



Schopenhauer avait-il tort ? Puisque les femmes réclament des droits égaux aux nôtres, voyons quelles sont leurs déléguées, les grandes citoyennes qui portent la parole au nom de toutes, la Lysistrata moderne.

Jugeons le savoir, la raison et les œuvres de cette femme.

Ses œuvres ? Je trouve d'abord une petite pièce de vers que je considère comme authentique, puisqu'elle a été reproduite par tous les journaux. La voici :

Il est temps que le champ clos s'ouvre ;
Comme on a brûlé le vieux Louvre,
Nous mettrons Versailles en feu ;
Versailles, cité d'infamie,
C'est la flamme de l'incendie
Qui doit purifier ce lieu.

Je n'ai jamais d'indignation contre les idées. Le souhait platonique exprimé par cette poésie me laisse donc indifférent. Les vers sont fort mauvais. Qu'importe ? La femme poète n'est pas encore trouvée, et voilà tout. Mais ce qui est grave là-dedans, c'est l'enfantillage de la pensée.

Revoilà donc ce moyen âge, la religiosité retournée : le champ clos ! la cité d'infamie ! et le feu qui purifie !

L'inquisition démocratique ! Voilà bien toute la futilité féminine ! Nous combattons, nous, avec des idées, la seule arme des gens de progrès et de science, la seule qui ait jamais imposé, fait triompher la vérité. Elles, qui n'ont point cette arme, réclament leurs droits pour combattre avec l'incendie, et parlent de purification, de villes souillées, etc. ; toute la vieille rengaine biblique appliquée à la démagogie et toute la férocité des siècles anciens.

Enfin n'attachons point d'importance à cette élucubration, qui n'est que ridicule, et arrivons à la perle des candidatures mortes.

Ça y est-il bien, cette fois, ô mon maître Schopenhauer ?

Je ne sais quels cris d'animaux imiter, quelles contorsions de singe, quelle gymnastique de fou exécuter, pour exprimer l'inénarrable joie, la

prodigieuse envie de rire qui m'a tordu pendant deux heures, en songeant à cette adorable idée d'un conseil de citoyens trépassés !

Hein ? La tâtons-nous là dans toute son incapacité, dans toute sa bêtise originelle et triomphante, dans toute sa grandiose niaiserie l'intelligence des citoyennes libre-penseuses.

Est-ce beau ? Surprenant ? Stupéfiant ? Plus on y pense, moins on s'en lasse ! Plus on creuse, plus on réfléchit, plus on imagine les conséquences, plus on demeure abasourdi et délirant de gaieté !

Voilà ! Oh ! oui votez. — Oh ! oui, nommez-nous des représentants. — Oh oui ! soyez indépendantes, citoyennes, — car nous rirons, nous rirons, nous rirons — en dussions-nous mourir ; ce qui serait, du reste, la seule vengeance dont vous puissiez vous enorgueillir.

Allons, levez vos boucliers, guerrières : ça ne sera jamais qu'une levée de jupes !

**

Quant à vous, mesdames, qui ne cherchez qu'à être belles et séduisantes, vous dont la main pressée nous donne des frissons, et dont l'œil voilé nous verse du rêve, vous dont nous vient tout bonheur et tout plaisir, toute espérance et toute consolation, je vous demande à deux genoux, pardon si j'ai écrit, dans cet article, des choses sévères pour votre race ; et je baise avec amour le bout rosé de vos doigts.

GUY DE MAUPASSANT.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- *j*jac
- Le ciel est par dessus le toit
- Kaviraf
- Hsarrazin
- Cantons-de-l'Est
- Obelon
- ThomasBot
- Marc

1. [↑] <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur